

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



**T. BEAUGRAND**  
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :  
Tr. an ..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :  
35 St. Gabriel.

**LADEBAUCHE**  
Rédacteur-en-chef.



FEUILLETON de CANARD  
**LES CRIMES**  
DE  
**POLICHINELLE.**

(Suite.)

Mais la mère Michel, qui avait bien reconnu la peau de son chat (le pauvre chéri n'avait pas son pareil dans toute la nature), appela deux sergents de ville, hommes de bien, sévères gardiens de la loi, qui prirent le père Lustucru chacun par une oreille et le conduisirent chez M. le juge de paix, où l'affaire fut expliquée très clairement, vu qu'on n'avait pas fait venir les avocats pour l'embrouiller.

Le père Lustucru fut condamné à cinq ans de prison, soixante mille francs d'amende, six sous de dommages-intérêts envers la mère Michel et aux frais du procès. En sortant de prison, il était ruiné, et se perdit de désespoir.

Quant à Polichinelle, auteur de ce grand désastre, il s'en consola par la chanson si connue que les savants nous ont transmises à travers les âges et dont voici le texte :

C'est la mère Michel qu'a perdu son chat, Qui cri' par la fenêtre qu'est ce qui le lui rendra.

Voilà le premier crime de Polichinelle; mais tout à l'heure je vous en raconterai de plus épouvantables.

VIII

SECOND CRIME DE POLICHINELLE

En ce temps-là, dans une grande et belle ville d'Italie dont j'ai oublié le nom (elle est située sur le bord de la mer, et le Vésuve est tout proche), un prodige arriva, dont il sera parlé dans l'histoire aussi longtemps que



Les colleurs d'affiche réduits à la plus affreuse misère par suite de la disparition de la picote, se trouvent forcés d'aller chercher de l'ouvrage de porte en porte.

Ils sont généralement mal reçus.

les hommes se battent, que les femmes bavardent et que les petits enfants piauleront et que les chiens aboieront, — c'est-à-dire jusqu'au jour du jugement dernier.

Il était environ neuf heures du matin. Le peuple était rassemblé sur la place du Marché, aussi grande pour le moins, en ce temps-là, que la place de la Concorde à Paris, et bordée d'une centaine de palais qu'habitaient autant de comtes, barons, ducs, princes ou vicomtes avec leurs familles et leurs domestiques.

Au fond de la place était le palais du roi, dix-sept fois et demie plus beau que tous les autres ensemble, comme il convient à la majesté royale.

Pour vous en donner une idée, sa-chez qu'il était supporté par quatre mille cinq cents colonnes de marbre de Carrare, taillées par les plus grands artistes du pays, que les appartements étaient remplis d'une infinité de meubles d'une richesse extraordinaire que la vaisselle était faite des métaux les plus précieux, que le roi, la reine et la princesse royale ne buvaient que du vin de Bourgogne, de Champagne, de Montbazillac, de Constance, de Syracuse, et de Chanturle, dans des coupes d'or enrichies de diamants, et que les

plus sales petits marmitons, les plus crasseux, les plus mal peignés, auraient refusé (dût-on leur couper la tête avec un cimeterre de Damas bien aiguisé) de manger leur soupe dans des écuelles de simple porcelaine de Sèvres.

Au reste, la construction du palais n'avait pas coûté plus de vingt sept milliards huit cent trois millions cinq cent quarante neuf mille trois cent soixante-dix francs vingt-huit centimes au roi qui le fit construire; et le peuple qui l'avait payé en était très fier, et le montrait avec orgueil aux étrangers.

Derrière le palais était un parc de vingt-huit lieues carrées, rempli d'arbres et d'animaux de toute espèce, doux, inoffensifs et timides comme la gazelle, le lièvre et la perdrix, ou vaillants et féroces comme le lion, le tigre et le rhinocéros. Quand le roi voulait chasser, cinq mille rabatteurs amenaient le gibier sous sa fenêtre, à portée de ses coups; et lui, bien en sûreté à quarante pieds au-dessus du sol, n'ayant à craindre ni la griffe du lion, ni la dent du tigre, ni la corne du rhinocéros, ayant au contraire sous la main vingt-cinq carabines à dix-huit coups chacune, chargées d'avance et que douze capitaines des chasses rechargèrent à mesure, il tirait

au hasard dans le tas, massacrait impunément quelque chose, et se croyait le plus intrépide chasseur qu'on eût jamais vu sur terre.

Naturellement tous ses courtisans, ses ministres, ses conseillers d'Etat, ceux qui voulaient le devenir, tous ceux enfin qui attendaient de lui quelque chose, place ou pension, s'écriaient que la chasse est l'image de la guerre, et que le plus grand des chasseurs étant aussi le plus grand des guerriers, il était, — lui, le roi — bien plus fort que Gengis-Khan, Tamerlan, Alexandre, César et Napoléon, et qu'il pourrait conquérir le monde en trois batailles, — s'il voulait.

Mais il ne voulait pas, de peur des coups de canon et des coups de fusils qu'un roi attrape quelquefois tout comme un autre au milieu de la mêlée et alors on chanta dans les cafés-concerts de la ville qu'il était terrible par devant comme Napoléon 1er mais honnête et bon par derrière comme Marc-Aurèle, empereur juste et pieux.

Tels étaient la place, le palais, la cour et le roi dont j'écris ici l'histoire en même temps que celle du coupable Polichinelle.

La place s'appelait place des Comtes, à cause du grand nombre de gen-

tilshommes de cette espèce qui habitaient le palais de marbre. Le palais s'appelait palais du Roi. Le roi s'appelait Pantalon. La reine s'appelait Gertrude, et la princesse royale Isolina.

Pantalon était un très bel homme, grand et gros, et remplissait bien son armée.

IX

Donc, il était neuf heures du matin, et le peuple s'appêtait à manger du macaroni :

Car c'est, vous l'avez dit  
Au pays du macaroni,  
Messieurs, que ce passait ceci.

Tout le monde était sur la place, pieds nus, en culotte, en jupon, en pantoufles, suivant l'âge, le sexe et la condition des personnes, et chacun portait à sa bouche une cuiller remplie de cette pâte bouillante, si délicieuse (pour ceux qui l'aiment). Voici ce qui arriva. On entendit tout à coup devant le palais du roi le son d'une dans laquelle un artiste inconnu soufflait les premières notes du *Bon roi Dagobert*, si connues dans l'univers entier et dans mille autres lieux. Ce n'est pas à moi de vous dire, car vous le savez sans doute, que cet air fameux fut trouvé, il y a sept cent mille ans, par Tubalcaïn, inventeur de la trompette et maître de chapelle du géant de Mag'g, qui régnait en Babylonie à l'époque des mastodontes peuple fameux dont on retrouve les ossements sur la surface du globe.

Les savants, qui ne connaissent rien, parce qu'ils sortent de l'Institut, ont voulu répandre le bruit que ces mastodontes étaient des quadrupèdes, et non des hommes; mais moi, j'ai lu dans un manuscrit assyrien du *British museum* de Londres des détails si merveilleux sur cette manière, que si vous aviez le temps de m'écouter... Vous ne l'avez pas? ... Eh bien? je reviens à la trompette et à celui qui en jouait au fond de la place, presque sous la fenêtre de la chambre du roi.

Cet artiste inconnu, bossu par derrière et par devant, drôlement habillé de vêtements de diverses couleurs adroit et laid comme un singe, c'était Polichinelle.

À peine fut-il joué les premières notes de sa chanson :

Le bon roi Dagobert

que la fenêtre de sa majesté le roi Pantalon s'ouvrit, et que le roi lui-même parut au balcon.

Le roi allait déjeuner en même temps que tout son peuple, mais avec un peu plus de cérémonie, c'est-à-dire qu'on venait d'apporter sur la table quatre potsages, dix entrées,

douze plats, dix-huit entremets sur-  
crés et cinquante quatre desserts. Le  
tout arrosée de sept vins différents  
dont aucun n'avait été fabriqué par  
les chimistes et empoisonneur de Pa-  
ris. Or, au moment de s'asseoir à ta-  
ble et pendant que la première des  
dames d'honneur lui attachait sa ser-  
viette autour du cou avec une épi-  
ngle pour l'empêcher de verser du po-  
tagé sur sa royale chemise, voici qu'il  
entendit ce premier vers. Pensant  
alors qu'il s'agissait de lui, puisqu'on  
parlait d'un bon roi, il crut devoir  
se montrer à son peuple tel qu'il  
était dans l'intérieur de sa famille,  
c'est-à-dire fort mal ajusté, car la rei-  
ne Gertrude étant une femme de gé-  
nie, oubliait souvent de recoudre les  
boutons des vêtements de son mari  
et parlait politique au conseil des  
ministres.

En deux mots sa chemise remon-  
tait un peu vers la ceinture entre la  
pourpoint et le haut de-chausses, et  
les boutons s'accordaient aussi bien  
avec les boutonnières, que la boulan-  
gère avec son mari quand il rentre à  
deux heures du matin gris comme un  
Polonais et qu'elle n'a pas soupé pour  
l'attendre.

En voyant son roi si mal ajusté,  
le peuple chanta en chœur le second  
vers :

... avait mis sa culotte à l'envers,

et le reste du couplet qui est si con-  
nu ; mais alors tout le monde éclata  
de rire, ce qui indigna sa majesté,  
qui comprit qu'on lui manquait de  
respect. Il chercha des yeux son ca-  
pitaine des gardes pour lui donner  
ordre de faire tirer à mitraille sur  
cette infâme canaille afin de lui ap-  
prendre ce qu'elle devait à son prince.  
Heureusement le capitaine des gardes  
était occupé à faire une partie de bé-  
sige avec son lieutenant, dans un  
coin reculé du palais.

Mais alors une seconde fenêtre  
s'ouvrit sur le même balcon et la rei-  
ne parut à son tour, riant plus fort  
que tous les autres et lui montrant  
du doigt sa culotte mal boutonnée. Sa  
colère fut si vive qu'il s'écria :

— Gertrude !

Et s'il avait eu son sabre sous la  
main, il lui aurait fendu la tête en  
quatre. Mais elle lui répondit d'une  
voix douce, comme une bonne femme  
qui se moque de son mari :

— Qu'est-ce qu'il y a, mon ami ?

Et elle éclata de rire encore plus  
fort qu'auparavant.

— Gertrude ! Gertrude !  
reproche au roi, ne me pousse pas à bout  
Sinon, je ne répond plus de moi !

Au même instant Polichinelle on-  
tonna les autres couplets de la chan-  
son. Quand il en fut à ces vers si  
justement célèbres :

Le bon saint Eloi  
lui dit : à mon roi  
Vous avez la peau plus noire qu'un corbeau  
C'est bien ; lui dit le roi  
La reine l'a encore plus noir que moi

Pantalon pour se venger de sa  
femme, se mit à marquer la mesure  
lui-même comme un chef d'orchestre  
et à chanter de toutes ses forces les  
deux derniers vers si offensants pour  
sa majesté royale.

Et voici ce qui arriva.

La reine qui tout à l'heure était de la  
plus belle humeur du monde, devint  
pourpre d'indignation, car elle vou-  
lait bien se moquer de son mari, mais  
elle ne voulait pas que son mari se  
moquât d'elle. C'est bien naturel,  
n'est-ce pas ?

Alors elle s'écria d'une voix qui  
fut entendue jusqu'au fond de la rue  
des Plais-Gueux où demeuraient la  
plupart des grands seigneurs du  
pays :

— Isolino ! ma fille ! Isolino ! Au  
secours ! On insulte ta mère !

Une troisième fenêtre s'ouvrit sur  
le même balcon, et la princesse roya-  
le parut à son tour en négligé du  
matin, mais charmante quoique mal  
poignée. Elle s'appuya d'un air gra-  
cieux sur la balustrade du balcon et  
regarda le peuple qui remplissait la  
place, la mer bleue qu'on apercevait  
à quelque distance, le Vésuve qui  
n'était pas très éloigné et dont la  
fumée, pareille à celle d'une chemi-  
née, tachait seule un ciel sans nuages.  
Elle sourit avec bonté au peuple, à  
la ville et à la nature entière, car elle  
avait, en traversant le salon, jeté un  
coup d'œil dans la glace et s'était  
trouvée parfaitement belle, ce qui  
était à moitié vrai. Enfin, comme la  
reine redoublait ses cris, elle se tour-  
na lentement de son côté et demanda :



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de  
50 centins par année, invariablement payable d'avance.  
On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous  
le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tou-  
jours.

Annances: Première insertion, 10 centins par ligne; chaque  
insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions  
spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'ar-  
gent.

LE CANARD,  
Boite 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 9 Janvier 1886.

Correspondance de Ladebauche

Mon cher Canard

Paris le 30 Décembre 1885

J'avais envie depuis longtemps d'aller serrer la pince  
au président de la république française et de lui deman-  
der ce qu'il pensait sur l'exécution de Riel. C'est pour-  
quoi j'ai quitté Rome il y a trois jours, et après une trip-  
te de quarante huit heures, je suis arrivé à Paris les reins  
un peu vermoulus par les chars français qui sont durs à  
la peau comme des noyaux de pêche.

Tu sauras que le président Grévy habite dans un  
grand bloc qui se trouve dans le centre de la capitale. Il  
ne reçoit pas avant onze heures du matin, parce que sa  
dame fait comme de raison son ménage, repasse ses cu-  
lottes, scrobbe le plancher, etc, etc ; et puis il faut qu'il  
se prépare, qu'il se rase la couenne, qu'il cire ses bottes,  
qu'il mette une cravate blanche, parce que les parisiens  
sont très particuliers sur tout cela, et tu comprends que  
tous ces préparatifs demandent du temps.

Comme je ne savais trop quoi faire en attendant l'heu-  
re de la visite, et que j'étais levé dès six heures du ma-  
tin, j'ai été faire une marche sur le boulevard des italiens  
un endroit très fréquenté où il y a beaucoup de bars et  
qui est à Paris ce que la rue St-Laurent est à Montréal  
vers les dix heures du soir.

J'y aperçu le prince de Galles qui se faufilaient le long  
des maisons et je le saluai, mais il fit semblant de ne  
pas me reconnaître et disparut dans un passage.

Un peu vexé de ce manque d'égards, je continuai ma  
route et j'arrivai à l'agence du Canada où je vis pas mal  
de canadiens qui viennent se donner rendez-vous là pour  
fumer du tabac canayen et causer sur les affaires du  
pays. J'y trouvai aussi des délégués français entre autres  
M. Tireau-piquet qui revenait enchanté de sa trip.

Sur les conseils de M. Hector l'abre je me rendis au  
Trocadéro qui est une immense bâtisse remplie d'une  
foule de choses curieuses, afin de visiter l'exposition  
permanente des produits canayens organisée jadis par M.  
Senécal. Mais il n'y avait pas grand'chose dans les vitri-  
nes, quelques affiches de picote, une torquette de tabac  
une fiole de vaccin et des dessins académiques envoyés  
par l'abbé Chabert.

Enfin comme l'heure s'avavançait, je me dirigeai vers la  
maison du président qu'on appelle le palais de l'Élysée ;  
j'y fus reçu par le général Pittié qui a un beau costume  
doré qui m'a rappelé celui du colonel Stevenson et je  
lui expliquai le but de ma visite.

— Vous tombez mal, me fit le général, c'est justement  
aujourd'hui samedi, jour où nous faisons notre borda, mais  
pour vous on fera une exception et je vais vous faire  
entrer.

— Ah ! c'est toi, Ladebauche, dit M. Grévy en me  
voyant, je suis bien heureux de te voir, j'étais justement  
en train de lire le compte-rendu du match de billard  
qui a eu lieu chez Fortin et comme je suis grand ama-  
teur de ce jeu, j'aimerais que tu me donnas quelques  
renseignements sur les joueurs.

Après quelques détails que je lui donnai, le  
président pour me mettre à l'aise me permit de fumer  
ma pipe et me demanda si je voulais me rincer la dalle.  
Sur mon acceptation il dit à sa dame d'aller chercher une  
bouteille d'étoffe du pays, et nous trinquâmes dans de  
grands verres à patte.

Comme je lui demandais son opinion sur l'affaire  
Riel le président me répondit :

— Vois-tu Ladebauche, je suis moi-même en ce moment  
dans mes petits souliers, parce que dans quelques jours  
on va voter pour savoir si je dois garder ma place où si  
l'on va me donner mon congé, et comme mon salaire est  
assez important je suis dans une grande inquiétude,  
Viens me voir dans une huitaine quand tout sera fini  
et je serai plus à même de converser avec toi.

M. Grévy me remis alors quelques bouts de blanc pour  
faire cadeau à des joueurs de billard de Montréal, et je  
je quittai enchanté de ma réception.

Tout à toi,

LADÉBAUCHE.

P. S. — J'apprends à l'instant qu'il vient de paraître  
à Montréal un mandement qui fait beaucoup de bruit.  
Une dépêche de Rome m'appelle au Vatican pour cau-  
ser de l'affaire avec Léon XIII. Je t'enverrai le résultat  
de notre entretien.

HISTOIRE DU JOUR DE L'AN

Le matin du 1er janvier, Séraphin Lapietole se réveil-  
la à 6 heures, après avoir souhaité la bonne année à sa  
femme, après avoir fait venir les enfants et leur avoir  
donné quelques joujoux, Séraphin s'apprete à passer ses  
plus beaux habits, fait sa barbe avec soin, et se met une  
cravate toute neuve.

— Oh vas-tu donc ? lui demande sa femme émerveillée.  
— Comment oh je vais ! en voilà une question ! Je  
vais faire mes visites du jour de l'an.

— Il me semble que tu commences de bien bonne  
heure ?

— Y songes-tu ! j'ai bel et bien soixante-dix visites à  
faire, et encore il y a bien des maisons que j'oublie, ce  
qui pourrait me faire tort dans mon commerce.

— Commence surtout par les plus importantes, et ne  
va chez les amis qu'à la fin de la journée, ce sera plus  
prudent.

— Comment cela ?  
— Tu es fatigué comme un roseau et tu n'as pas le  
courage de refuser les traites que l'on t'offre, tu te crois  
obligé de boire partout où tu passes. Aussi l'année der-  
nière tu étais plein jusqu'à la 17ème capucine dès deux  
heures de l'après-midi.

— Oh ! cette année je ferai bien attention à moi. Je  
ne prendrai rien nulle part ; excepté chez les Bouchard,  
tu comprends que si je refusais de prendre quelque  
chose chez les Bouchard, il ne me le pardonnerait pas, et  
comme je leur dois de l'argent il faut que je les ménage.

— Ça, c'est un cas exceptionnel, et je t'autorise à  
prendre un coup chez les Bouchard. Malheureusement  
quand tu as pris un verre, tu en prends volontiers un  
second, après un troisième et ainsi de suite jusqu'à ce  
que tu ne puisses plus les compter, si j'étais toi, je  
n'irais chez les Bouchard que dimanche prochain.

— Bouchard qui est si susceptible ! il m'enverrait  
l'huissier après demain !

— Enfin, fait bien attention à toi ; tu sais du reste  
que nous dînons à six heures chez ma mère et que si tu  
n'étais pas en état d'y venir, je serais la plus malheureuse  
des femmes.

Séraphin Lapietole embrasse sa femme pour lui don-  
ner confiance ; il allume un cigare et se dirige vers la  
rue Sanguinet ; à peine sorti il rencontre son ami Latulipe.

— Ah ! bonjour, ma vieille ! je te la souhaite bonne et  
heureuse !

— Moi, pareillement ; viens-tu prendre un coup pour  
étrenner l'année ?

— Jo te remercie, mais je suis forcé de te refuser : j'ai  
promis à ma femme de ne rien prendre.

— Tiens c'est drôle, j'ai fait la même promesse à la  
mienne, répond Latulipe, mais pour toi je croyais pou-  
voir faire une exception.

— Il est vrai que moi-même je n'avais pas pensé à toi.  
— C'est bien désagréable !

— Au fait il est une chose certaine c'est que si ma  
femme avait pensé que je te rencontrerais elle aurait fait  
fait une exception en ta faveur.

— Eh bien mon vieux Lapietole, puisqu'il répugne à  
notre conscience de nous rencontrer le 1er de l'an sans  
prendre un coup, il faut accepter cela comme un aver-  
tissement du ciel. Du reste nous n'en prendrons qu'un !  
rson qu'un !

— Oh cela ! je le jure !

Séraphin Lapietole et Latulipe, entrent bras-dessus  
bras-dessous dans une bar de la rue Craig, décidés à tenir  
leur promesse et à ne s'humecter les lèvres que très lé-  
gèrement. Mais o fatalité ! ils rencontrent toute une  
bande d'amis déjà installés devant la bar, parmi lesquels  
Bouchard — Bouchard payait justement la traite, il prie  
Lapietole de se joindre à eux. Impossible de refuser, et  
impossible aussi de ne pas lui rendre sa politesse. Trois  
fois plus impossible aussi de refuser aux autres amis, si  
bien que lorsque Lapietole sort du salon de la rue Craig  
l'unique verre qu'il devait prendre a fait énormément de  
petite.

Lapietole est très malheureux de cette aventure, et  
comme le whiskey lui a rendu le cœur sensible il com-  
mence à gémir sur sa faiblesse et à pleurer dans le gilet  
de Latulipe, sur l'inconstance des serments humains. Ce  
dernier pour le consoler l'engage vivement à se rendre  
chez un barkeeper de la rue St-Laurent qui vend un  
certain rye whiskey comme on n'en voit nulle part.

Lapietole se laisse faire et onze heures sonne sans  
qu'il ait commencé une seule visite.

Lapietole cependant est navré de voir la journée  
s'avancer et toutes ses bonnes résolutions antérieures ; il  
gémir en s'approchant que Latulipe est complètement  
gris et il voudrait bien s'en débarrasser, mais Latulipe  
ne veut pas le lâcher et s'accroche à lui comme un nau-  
fragé après une planche.

— Voyons, mon vieux, sois raisonnable, il faut que  
j'aie fait mes visites.

— Non ! cela me ferait trop de peine de te quitter,  
répond Latulipe d'une voix larmoyante, je veux t'accom-  
pagner.

Séraphin frémit à cette pensée, et comme il se permet  
quelques observations à son ami, Latulipe qui a la  
boisson aigre se met en position de boxer.

Un policeman lui prie de rester tranquilles, et les  
deux amis vont s'expliquer chez l'hôtelier le plus voisin.  
Les explications durent trois heures et se terminent par  
une réconciliation complète suivie d'un sommeil réparateur  
fait côte à côte sur la même chaise.

Le soir les deux amis sont réveillés à onze heures par  
l'hôtelier qui les prie de s'en aller ; ils sont très surpris  
de se trouver là, et s'accablent mutuellement de repro-  
ches amères.

— A quoi bon nous chamailler, remarque judicieuse-  
ment Latulipe, nous allons en avoir bien assez avec nos  
femmes ! Te reste-t-il de l'argent ?

— Oui, dix cents !

COUACS.

En police correctionnelle.  
Le président. — Avez-vous déjà été  
condamné ?  
Le prévenu. — Parbleu !... C'est  
même ma seule excuse...  
L'habitude est une seconde nature.

Opinion d'un touriste sur les fem-  
mes de Lucerne.

— Quant aux femmes de la campa-  
gne elles sont tellement fraîches...  
qu'elles vous en donnent des rhumes  
de cerveau !

A propos des visites du jour de  
l'an.

Le vicomte Domon, écuyer de  
Louis XVIII, fit insérer ses souhaits  
de nouvel an dans les journaux de  
Paris, en priant tous ses amis de  
boire à sa santé tel jour, à leur dîner,  
leur promettant de leur porter en  
même temps, un toast collectif.

Un conseiller du parlement avait  
eu l'ingénieuse idée de faire placer  
devant sa porte d'entrée deux boi-  
tes.

Sur l'une on lisait : Mettez. Sur  
l'autre était écrit : Prenez.

De cette manière, il reçut les car-  
tes de ses amis, et il leur distribua  
les siennes.

La vie privée d'une personne con-  
nue était sur le tapis, dans un cercle  
de gens bien informés.

— En somme, boit-il, ou ne boit-il  
pas ?

— Je puis vous assurer qu'il a tou-  
jours une carafe d'eau sur sa table.

— Et il s'en sert ?

— J'en sais pas, mais elle ne  
l'empêche pas de dîner !

EX... est la bêtise et la suffisance  
réunies. Aussi, sans voir sa poutre,  
débâter le il sans cesse contre tou-  
tes les pailles d'alentour.

— Cet imbécile, disait quelqu'un,  
passe sa vie à mettre le bonnet d'âne  
aux autres.

— Alors, il doit bien s'enrhumer.

Un garçon épiciier se présentait  
hier chez Latulipe.

— C'est pour les étrennes...

— Mais, mon ami, je vous ai déjà  
donné.

— A moi ?

— L'année dernière.

— C'est bien pour cela que je re-  
viens !

Trouver du nouveau en fait d'é-  
trennes, c'est le rêve de tous les com-  
merçants et des confrères en particu-  
lier. Parmi les sucreries signalées à  
l'horizon comme devant faire leur  
entrée dans le monde à Paris, on  
parle d'un bonbon assez original :  
c'est une dragée à surprise, dite dra-  
gée provençale, dans laquelle l'a-  
mande est remplacée par une gousse  
d'ail.

C'est une surprise à peu près aussi  
agréable, pour les étrangers à la pa-  
trie de l'ayoli, que l'étrange suivante  
offerte à sa femme par un mari pra-  
tique.

— Mon ami, que me donneras-tu  
pour mes étrennes ?

— Cent dollars.

— Oh ! comme tu es gentil : avec  
cet argent je m'achèterai...

— Minute ?... J'a te donnerai cent  
dollars pour payer le loyer.

Harpon, lui a trouvé mieux.  
Comme étrennes, il a fait repandre le  
bruit, parmi ses intimes, qu'il a fait  
le vœu de ne rien donner à person-  
ne depuis la perte de l'Alsace et de la  
Lorraine.

D'année en année, d'ailleurs, les  
croisements d'étranges parisiens  
croissent en nombre et en préten-  
tions.

— Madame, c'est pour les étrennes  
des employés du gaz.

— Mais nous n'avons pas le gaz  
ici !

— Madame, il est au-dessus ; mé-  
me que cette année ça vous a occa-  
sionné une explosion !

A l'occasion du renouvellement de  
l'année, un bohème a écrit sur sa  
porte l'avis suivant :

« Le premier janvier, X... ne re-  
cevra pas ses créanciers... mais, les  
autres jours, il les mettra à la porte. »

Agathe, une cuisinière des plus appétissantes, se présente chez Mme Taupin, sa nouvelle maîtresse.  
— On a dû vous mettre au courant des usages de la maison ?  
— Oui, madame.  
— Ce que je vous recommande surtout, c'est la propreté dans la cuisine car je suis très délicate.  
— Oh ! pour ce qui est de la propreté, madame peut être tranquille ; rien qu'une pincée de cheveux dans un plat, ça me dégoûte au point de ne pouvoir les enlever.

Depuis un instant, Mme Prudhomme a posé plusieurs questions à son mari sans que celui-ci ait daigné répondre.

On se met à table. Dans sa distraction, les yeux fixés, M. Prudhomme fait une grosse tache sur la nappe.

Colère de l'épouse :  
— Vous ne regardez même pas !  
— Apprenez, madame, répond M. Prudhomme, indigné, qu'en ce moment tout bon Français a les yeux fixés sur l'Orient !

X..., maître clerc chez un notaire, est invité à dîner par son patron.

Après le repas la "notairasse" se met au piano.  
— Que voulez-vous que je joue ? demande-t-elle à l'invité, une étude de Mozart ou Beethoven ? Laquelle préférez-vous ?  
— Oh ! madame, j'aimerais mieux celle du patron.

Un jeune premier raconte ses débuts à Carcassonne.  
— Je jouais la Tour de Nesle. Mon cher, j'étais si mauvais que toute la salle me jetait des projectiles !... Une orange se cotait carrément quinze sous !

Un disciple fortuné de Franklin à Boston.— Un imprimeur de Boston, Mr A B Nelson, no 76 rue Merrimac, était possesseur d'un 5me du billet no 46,799 lors du tirage de novembre dernier de la Loterie de l'Etat de la Louisiane. Le billet gagna \$75,000, ce qui conta à M. Nelson la bagatelle de \$1. Il est célibataire, est âgé de 22 ans, vit avec ses parents, et cette argent va lui permettre d'augmenter son chiffre d'affaires. C'est un garçon rangé, travailleur qui fera certainement bon usage de sa fortune. Boston (Mass.) Commercial and Shipping List, Nov. 25. Il pourra inspirer son propre bonheur.

On présente Calino à une dame qui a dû assister certainement au couronnement de Napoléon 1er.  
— Comment la trouvez-vous ? demanda-t-on à Calino.  
— Charmante, mais elle a dû être bien jeune, car elle est bien vieille.

Nous trouvons dans les Lettres du prince de Hohenzoln, récemment publiées, la singulière méthode employée dans l'armée prussienne pour ouvrir l'intelligence des hommes peu favorisés sous ce rapport. Le prince Kraft de Hohenzoln fut chargé, étant lieutenant, de l'instruction d'une recrue polonoise qui ne comprenait pas un mot de ce qu'on lui disait. L'officier appela un de ses camarades qui savait l'allemand et lui dit de traduire les ordres donnés. L'interprète commença par donner à la recrue un énorme soufflet. Comme le chef lui reprochait ces procédés trop sommaires :

— Laissez-moi faire, mon lieutenant, il comprendra mieux de cette façon.  
Le soufflet est un simple avertissement, quelque chose comme le garde à vous qui précède le commandement d'exécution.

Dans le cabinet d'un avocat :  
— Pourquoi ces marques à l'encre rouge sur votre calendrier ?  
— Ce sont les jours où tombe la fête de chacun de mes amis.  
— Voilà une attention rare.  
— Oh ! c'est pour m'éviter l'ennui de leur rendre visite ce jour-là.

Z... montrait à quelques amis une superbe montre à cuvette envoyée par son oncle à l'occasion du jour de l'an.

— Ah ! soupira un bohème, si j'avais une montre à cuvette !  
— Que ferais-tu ?  
— Parbleu ! Je la laverais.

— Eh bien, nous allons prendre un dernier verre pour nous donner du courage. Ah ! mon cher, c'est une journée bien difficile à passer que celle du 1er janvier.  
— A qui le dis-tu, fait Lapistole avec désespoir, et je me suis souvent demandé pourquoi qu'on ne commençait pas l'année par le second jour !  
— C'est vrai, c'est une riche idée que tu as là, je la soumettrai à un de mes amis qui est secrétaire d'une société de tempérance.

Sur cette bonne parole, Latulipe et Lapistole se quittent pour de bon cette fois, et vont en tremblant rejoindre des épouses qui n'ont plus rien des douceurs des anges.

Mais ne nous aventurons pas dans des scènes conjugales ; sans percer les mystères de l'intérieur de Lapistole et de Latulipe, il est aisé de deviner que leur soirée ne dut pas se terminer sur un lit de roses, ce qui ne les empêchera pas de recommencer à peu près la même chose l'année prochaine.

Hélas ! qui a bu, boira !



Boirot sortant de chez Victor le soir du nouvel an et trouvant le trottoir glissant essaye un nouveau mode de locomotion.



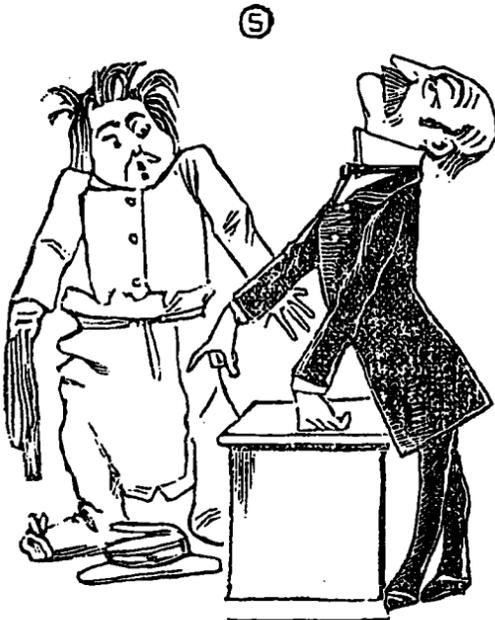
Qui ne lui réussit pas.



Craignant d'être connu, il retire son paletot et se déguise plus ou moins en honnête ouvrier.



Le policeman de service goutant peu cette mascarade et l'allure indécente de Boirot l'emmène à l'Hôtel de-Ville où il devint l'hôte du Paradis.



A LA COUR DU RECORDER : La conclusion : \$5.

On parle d'organiser une grande fête de bienfaisance au profit d'un certain nombre de citoyens de la ville que la disparition de la picote va laisser sans ouvrage. Nous voulons parler des vaccinateurs, désinfecteurs, colleurs d'affiche, employés de la cour sanitaire, etc, etc., qui vont se trouver sans salaire au moment des grands froids et par conséquent dans la misère la plus noire. On ferait une grande Kermesse dans la tente qui a déjà servi pour l'hôpital Notre-Dame.

NOUVELLES BIZARRES

Le comble de la naïveté :  
Prend de l'huile de Ricin pour purger une condamnation.

Après un duel, un monsieur, rentrant chez lui sain et sauf, donne un louis de pourboire au cocher :  
— Je ne vous le donne pas pour m'avoir mené, mais pour m'avoir ramené.

A la cour d'assises.  
L'accusé demande à son avocat s'il espère obtenir des circonstances atténuantes.  
Mais l'avocat hoche la tête et montrant à son client deux jurés chauves (magistrature à genou) qui échanagent un sourire :  
— Voici, dit-il, un mauvais augure.  
Les chauves sourient.

Bébé, trois ans et demi, voit sa mère aux prises avec le pédicure et la regarde avec envie. Enfin, au bout d'une longue contemplation il finit par s'écrier :  
— Dis donc, maman, quand est-ce donc que j'aurai des cors, moi ?

A une soirée de bébés, on fait le simulacre de marier M. Toto à Mlle Lili.  
Là, dis Toto, maintenant nous allons divorcer !

Fragments de dialogue entendu à marche :  
— Combien cette carpe ?  
— Deux piastres.  
— C'est trop salé pour un poisson d'eau douce.

Un noble espagnol se lamentait sur la jeunesse de la petite reine.  
— Rassurez-vous, lui dit M. Prudhomme, elle est, heureusement pour l'Espagne, à un âge où les femmes ne font pas encore de bêtises !

Réflexion d'un moraliste au sujet de la récente découverte de M. Pasteur.  
— Qu'allons-nous devenir, si désormais les hommes peuvent impunément se mordre entre eux !

— Il ne faut pas oublier que pour passer le temps des fêtes de Noël et du jour de l'an il faut faire des présents ; Eh bien si vous ne savez pas quoi acheter, allez chez Nathan, No 71 rue Saint-Laurent et No 1916 rue Notre-Dame, et vous y verrez les plus beaux pots à tabac, pipes en écume de mer et en bois, étuis pour cigares, porte-cigares et cigarettes, et beaucoup d'autres articles pour vendre à grande réduction pour le temps des fêtes.—13—41

Un commis fait l'article :  
— Madame, rien n'est supérieur comme finesse à cette baptiste ! Voyez ces mouchoirs, quand vous vous en servirez, vous croirez vous moucher dans vos doigts !

Un monsieur va visiter un appartement dans une maison meublée. Après avoir convenu du prix, le propriétaire lui dit :  
— Avez-vous des enfants ?  
— Non, pourquoi ?  
— Parce que je ne loue jamais à des gens qui ont des enfants.  
— Et vous, en avez vous ?  
— Oui, quatre !  
— Alors, rien de fait. Je ne loue jamais chez des gens qui ont des enfants.

A la cour d'assises :  
— Accusé, vous êtes un alcoolique invéré.  
L'accusé.— Ah ! pardon. Je demande une enquête parlementaire.

On sait qu'à Berlin, l'une des filles du célèbre Mario et de Giulia Grisi, Rita de Candia, vient d'être condamnée à un an de prison pour escroquerie.

Le père avait été le plus galant des hommes comme le plus charmant des chanteurs. Un peu susceptible, pourtant.

Un soir, à Londres, comme son directeur venait de lui adresser une observation :

— Monsieur, fit le ténor avec hauteur, vous recevrez demain la visite de mes témoins.

— Ne prenez pas la peine de me les envoyer, répliqua l'autre froidement. Je ne me battra pas avec vous. On n'embroche pas un rossignol.

Il y a à Paris une Bourse pour les autographes.

Mlle Van Zandt y arrivait l'autre jour belle première avec une lettre dans laquelle "elle pleure de désespoir parce qu'elle a pris un rhume".

Les larmes et la toux ont été cotées 91 francs. Après cela, c'était peut-être une bronchite historique : celle que l'artiste avait traitée en prenant des grogs.

Mais le plus bizarre, c'est une très curieuse lettre d'amour de Déjazet, 50 francs. Ne ressentez-vous pas une impression singulière à voir des correspondances aussi intimes livrées à l'encre ?

Cinquante francs le secret d'un cœur ! Sous prétexte que vous avez été une femme de talent, tout le monde se croit le droit de barboter dans votre passé.

Hommes débiles et nerveux.

On vous permet de faire un usage gratuit de la célèbre ceinture voltaïque du Dr Dyneau suspensions électriques attachées pour le soulagement rapide et la guérison permanente de la débilité nerveuse, la perte de la puissance virile et autres désordres de ce genre. On garantit une guérison parfaite. On ne court aucun risque. Pamphlet illustré avec pleines informations, conditions, etc., adressé franco par la maille sur demande à la Voltaic Belt Co., Marshall, Mich.

La cassette du Cid

Les affaires d'Espagne et la représentation du Cid à l'Opéra de Paris...

Celle-ci est bien intéressante : Le Cid s'était converti de gloire, mais il ne s'était pas enrichi...

—Puis-tu me prêter cent mille piastres ? lui dit-il.

—Seigneur, répliqua le juif l'argent est fort rare, et je devrais faire appel à l'assistance de tous mes coreligionnaires...

—J'ai là, dit le Cid, une cassette précieuse, scellée de mes armes. Elle est pleine de bijoux rares et d'une grande valeur...

—Mais encore, reprit l'usurier, faut-il voir et savoir, entre gens qui font un marché, si les clauses sont acceptables...

—Fie-toi à moi, dit le Cid, et prends la de ma main ; mais je te défends de l'ouvrir d'ici au jour du paiement...

Le juif consentit à ce marché.

Trois ans après ce jour, le Cid avait battu les Maures en vingt rencontres et, chargé à la fois de blessures glorieuses et d'opulentes dépouilles...

—Voici cent vingt mille piastres, lui dit-il. Prends-en plus si ce n'est pas assez...

—Oui, seigneur !... Elle est lourde, et je la regrette. Elle contient assurément d'importantes valeurs.

—Vois toi-même, dit le Cid, et estime-les.

Et, en même temps, il présentait au juif une clef d'acier à moitié dévorée par la rouille.

Ben Jochanan ouvrit la boîte mystérieuse et regarda. Ni or, ni bijoux, ni vieillies monnaies d'un autre âge...

Rodrigue observait l'usurier. Celui-ci, impassible et calme, releva la tête, et regardant au front le héros...

—Pourquoi aurais-je douté ? Certes, la cassette était bonne, et j'ai dormi tranquille...

—Laquelle ?

—C'est que ça puisse marcher sans chevaux.

Le général Ramollet est aux grandes manœuvres. Le ministre de la guerre lui a demandé un rapport sur les incidents militaires qui ont pu se produire...

—Faites donc attention, imbécile ! s'écrie celui-ci irrité.

—Monsieur, s'excuse l'autre, je ne l'ai pas fait exprès. Je suis aveugle.

—Avouez ? reprend Guibollard avec mauvaise humeur. Eh ! mon cher quand on est aveugle, on ne sort pas par un temps où l'on ne voit pas devant soi !

Sargente, sauf respect, pourriez-vous me dire comment il faut écrire le mot balle ?... J'ignore s'il prend deux l ou bien trois...

—Mon opinion, fusiller, c'est qu'elles marchent assez vite pour qu'on leur z'en accorde quatre...

Lorsque vous les entendrez, nonobstant, voler en sifflant, vous m'en direz des nouvelles !...

Heureusement que "le feu purifié tout", à ce qu'on assure.

Ours polaire chloroformé

Un vapeur venant du Nord est arrivé à Hambourg.

Parmi les passagers se trouvait un ours blanc destiné à une ménagerie ; l'animal était enfermé dans une cage solide placée dans l'entrepôt.

Pendant une nuit, un matelot de quart constata que l'ours avait réussi à démonter le plancher de sa cage pour en sortir.

Le puissant animal ne fit qu'un bond hors de sa prison et se dirigea directement vers la cabine du médecin ; ce dernier en voyant paraître l'étrange visiteur, fut presque pétrifié ; il ne fit pas un mouvement.

L'opération réussit admirablement. Au bout d'un instant, l'ours cessa de se balancer et se laissa tomber dans une si profonde rêverie qu'on put le saisir et le réintégrer dans sa cage sans qu'il eût eu conscience de ce qui se passait.

GRAVILLAGES

Deux bohèmes se rencontrent. Le plus jeune n'a pas de paletot. Le second a un vieux pardessus d'été...

—La vie est dure ! Je n'ai pas de paletot, et je le sens !...

—Moi, c'est le contraire. J'en ai un et je ne le sens pas !

GRAVILLAGES

Un bohème se présente hardiment chez son propriétaire, et lui demande la main de sa fille.

—Vous avez de la fortune ? lui demande le futur beau-père.

—Vous savez bien que non, puisque je vous dois trois termes.

—Étes-vous au moins d'une bonne famille ?

—Oh ! pour cela, oui... Je suis d'une famille de robe et d'épée.

—Vraiment ?

—Mon père était garde champêtre et ma mère couturière.

Deux petits aphorismes bien féminins : Ne négligez jamais votre toilette. C'est justement le jour où vous serez le plus mal habillée que vous rencontrerez vos amies.

Si vous allez rendre visite à une amie dans le malheur, et que vous toniez à lui apporter réellement quelque consolation, faites un sacrifice. Mettez un chapeau qui vous aille mal.

Le général Ramollet est aux grandes manœuvres. Le ministre de la guerre lui a demandé un rapport sur les incidents militaires qui ont pu se produire...

—Faites donc attention, imbécile ! s'écrie celui-ci irrité.

—Monsieur, s'excuse l'autre, je ne l'ai pas fait exprès. Je suis aveugle.

—Avouez ? reprend Guibollard avec mauvaise humeur. Eh ! mon cher quand on est aveugle, on ne sort pas par un temps où l'on ne voit pas devant soi !

Sargente, sauf respect, pourriez-vous me dire comment il faut écrire le mot balle ?... J'ignore s'il prend deux l ou bien trois...

—Mon opinion, fusiller, c'est qu'elles marchent assez vite pour qu'on leur z'en accorde quatre...

Lorsque vous les entendrez, nonobstant, voler en sifflant, vous m'en direz des nouvelles !...

Heureusement que "le feu purifié tout", à ce qu'on assure.

Connaissez-vous le gros banquier Grippeliard ? demande le Charivari. Il vient de se laisser ruiner par une chanteuse.

—Commentaire d'un boulevardier : —Cette fois, c'est le rossignol qui a avalé l'éléphant.

Dialogue sur le vis ; J'ai confié tout à l'heure un recouvrement de trente mille francs à un de mes commis, et je m'étonne qu'il ne soit pas encore revenu.

—Oui, je comprends, vous commencez à avoir des inquiétudes dans ses jambes.

Dans une vente à l'encan. Le crieur. — Messieurs, nous vendons un magnifique tableau attribué à Raphaël.

Un habitué. — Est-ce une copie ? Le crieur sans se déconcerter. — Je ne sais pas si c'est une copie, mais celui qui l'achètera sera sûrement un original.

Belle pensée d'un égoïste : "J'aime mieux chez mes amis les grandes douleurs que les petits chagrins, parce que les grandes douleurs sont muettes..."

Très fier la petite Jeanne. Sa maman lui dit : —Pourquoi n'as-tu rien demandé cette année au petit Jésus, pour ton Noël ?

—Il y a cinq ans que je lui demande ; c'est à lui maintenant de m'offrir.

Au collège : —Eh!vo Gorju, depuis le rentrée, vous vous obstinez à couvrir vos copies de ratures, —Les traités en ont bien !

Un bohème se présente hardiment chez son propriétaire, et lui demande la main de sa fille.

—Vous avez de la fortune ? lui demande le futur beau-père.

—Vous savez bien que non, puisque je vous dois trois termes.

—Étes-vous au moins d'une bonne famille ?

—Oh ! pour cela, oui... Je suis d'une famille de robe et d'épée.

—Vraiment ?

—Mon père était garde champêtre et ma mère couturière.

Deux petits aphorismes bien féminins : Ne négligez jamais votre toilette. C'est justement le jour où vous serez le plus mal habillée que vous rencontrerez vos amies.

Si vous allez rendre visite à une amie dans le malheur, et que vous toniez à lui apporter réellement quelque consolation, faites un sacrifice. Mettez un chapeau qui vous aille mal.

Deux députés causent de l'art oratoire à la buvette du Palais-Bourbon : —Ainsi, vous placez l'éloquence du barreau bien au-dessus de l'éloquence de la chaire ? Au moins, donnez-moi vos raisons...

—La première, mon cher collègue, c'est que la chaire est faible, tandis que le barreau est généralement fort.

La petite Océide a quatre ans. Après avoir bien dîné, elle dit à son grand papa dont on célébrait la fête : —Ah ! je n'ai plus faim ! mon ventre est plein !

Au dessert, elle redemande de la confiture.

—Mais tu viens de dire que ton ventre était plein.

—Oui, mais j'ai encore de la place dans ma tête.

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin, ne pratiquant plus, a reçu d'un missionnaire des Indes-Orientales la formule d'un remède végétal très simple pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, de la Bronchite du Catarrh, de l'Asthme, et de toutes les affections de la gorge ou des poumons. Aussi guérison positive et radicale de la débilité nerveuse et de toute autre maladie nerveuse. Le Dr après en avoir expérimenté l'efficacité dans des milliers de cas n'a senti qu'il était de son devoir de le faire connaître aux malades. Poursuivi par ce motif et le désir de soulager les souffrances humaines, j'enverrai gratis, à tous ceux qui le désirent, la formule, en Allemand, Français ou Anglais, avec toutes les renseignements pour le faire et l'employer.

Envoyer par la poste, un timbre de votre adresse. Mentionner ce journal. W. A. NOYES, 149, Power's Block, Rochester, N. Y.

LOUIS LARIVE FILS

Marchand de Poissons en gros et en détail. MARCHÉ BONSECOURS No 1

Toutes sortes de POISSONS frais et salés. Importations quotidiennes et spéciales pour COMMUNAUTÉS, RESTAURANTS, HOTELS, Etc.

TELEPHONE 663

Effets livrés à domicile gratis. Montréal, 23 mai 1884. —34

AVIS AUX MÈRES

Si votre sommeil est troublé la nuit par les pleurs et les cris d'un enfant qui souffre de sa dentition, hâtez-vous de vous procurer une bouteille du "Sirop calmant de Mme Winelow pour la dentition des enfants. Son efficacité est sans égale, et votre petit malade sera soulagé immédiatement. Ayez confiance, 6 mères, ce remède est infail-

AVIS AUX MÈRES

Si votre sommeil est troublé la nuit par les pleurs et les cris d'un enfant qui souffre de sa dentition, hâtez-vous de vous procurer une bouteille du "Sirop calmant de Mme Winelow pour la dentition des enfants. Son efficacité est sans égale, et votre petit malade sera soulagé immédiatement. Ayez confiance, 6 mères, ce remède est infail-

PREMIER CAPITAL \$75,000 BILLETS 85 SEULEMENT PARTIES EN PROPRIÉTÉ.



Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et trimestriels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que le tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Commissionaires. J. H. OGLESBY, Pres. Louisiana National Bank SAMUEL H. KENNEDY, Pres. State National Bank. A. BALDWIN, Pres. New-Orleans National Bank

Incorporé en 1868 pour 25 ans par la Législature, pour des fins d'éducation et de charité, avec un Capital de \$1,000,000, auquel a été ajouté depuis un fonds de réserve de plus de \$500,000.

Par un vote populaire, les privilèges de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane ont été renouvelés le 2 décembre A. D., 1879.

Les grands tirages simples ont lieu mensuellement, et les tirages extraordinaires ont lieu régulièrement tous les trimestres au lieu de tous les semestres, comme auparavant, commençant en mars 1886.

Les applications pour prix aux clubs doivent être faites seulement au bureau de la Compagnie à la Nouvelle-Orléans.

Pour de plus amples informations, écrivez visiblement, donnant votre adresse au long. M. A. DAUPHIN, DE FOSTER, Mandats d'Express, ou change sur New-York dans une lettre ordinaire, BILLETS de banque par Express (Toutes sommes au-dessus de \$5 à nos frais) doivent être adressés

M. A. DAUPHIN, Nouvelle-Orléans, La.

Faites les mandats de poste payables et adressez les lettres enregistrées à NEW-ORLEANS NATIONAL BANK, New-Orléans, La.

OCASION SPLENDIDE DE GAGNER UNE FORTUNE. PREMIER GRAND TIRAGE, CLASSE A, DANS L'AGENCE DE MUSIQUE, A LA NOUVELLE ORLEANS, MARDI, LE 12 JANVIER 1886, 188ème TIRAGE MENSUEL.

Prix capital - - \$75,000

100,000 BILLETS à cinq piastres chaque. Fraction en cinquantièmes en proportion.

Table with columns: LISTE DES PRIX, 1 Prix Capital de \$75,000, 2 " " " 25,000, 3 " " " 10,000, 4 " " " 5,000, 5 " " " 2,000, 10 " " " 1,000, 20 " " " 500, 100 " " " 200, 200 " " " 100, 500 " " " 50, 1000 " " " 25, 25,000.

PRIX APPROXIMATIFS 9 Prix d'Approximation de \$750, 9 " " " 500, 9 " " " 250.

1867 prix s'élevant à \$266,600

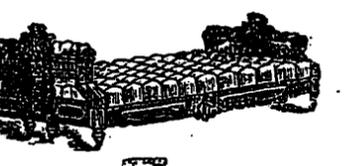
Les applications pour prix aux clubs doivent être faites seulement au bureau de la Compagnie à la Nouvelle-Orléans.

Pour de plus amples informations, écrivez visiblement, donnant votre adresse au long. M. A. DAUPHIN, DE FOSTER, Mandats d'Express, ou change sur New-York dans une lettre ordinaire, BILLETS de banque par Express (Toutes sommes au-dessus de \$5 à nos frais) doivent être adressés

M. A. DAUPHIN, Nouvelle-Orléans, La.

Faites les mandats de poste payables et adressez les lettres enregistrées à NEW-ORLEANS NATIONAL BANK, New-Orléans, La.

NOUVELLE INTÉRESSANTE. AUX MÉNAGÈRES. INVENTION UTILE. HOVER SOFA-LIT BREVETÉ.



Comme Sofa.

Comme Lit.

N'a ni pieds ajustés, ni supports factices, ni tirettes ou autres ajoutés qui dans d'autres canapés à lits occasionnent tant de dérangements et manquent de solidité et de confort, possède une place aménagée à l'intérieur pour mettre tout le nécessaire à faire le lit.

Tous déclarent l'invention admirable. Le sofa-lit Hover est un lit complet, combinant un matelas en crin avec un matelas de 48 à 60 ressorts.

Le sofa-lit Hover est un sofa de salon, en noyer noir solide, élégant et moelleux. LE SOFA-LIT HOVER est indispensable dans toute maison où une chambre d'étrangers fait défaut ; en cinq minutes on peut monter un excellent lit dans la pièce où le Hover sofa-lit se trouve placé.

LE SOFA-LIT HOVER est le desideratum de toutes les personnes qui qui n'occupent qu'une seule pièce. A l'aide de ce meuble on possède un salon ou une chambre à coucher.

LE SOFA-LIT HOVER est une trouvaille pour les familles qui vont en villégiature ; inutile de déménager les lits encombrants à leurs accessoires. (Le sofa-lit se compose de cinq pièces, s'ajustant comme les couchettes ordinaires ; démonté il prend peu de place.) Nous recommandons à toute personne qui désire acheter un sofa-lit Hover de nous laisser leur commande maintenant, et ainsi s'éviter tout retard à l'époque de la livraison.

Prix de \$20 à \$75. Conditions faciles et avantageuses. S'ADRESSER AUX ATELIERS DE LA Compagnie Universelle des Commodes-Cabinets

30 Rue St Sacrement, Coin de la Rue St Nicholas.